

Le désespoir, et après ?

Simon Brousseau

Numéro 309, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79191ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brousseau, S. (2015). Compte rendu de [Le désespoir, et après ?] *Liberté*, (309), 59–59.

Le désespoir, et après ?

Le repaire des solitudes est exemplaire d'une certaine esthétique de la misère.

SIMON BROUSSEAU

CELA peut être difficile à admettre, mais il y a parfois dans le désespoir – ou dans une certaine forme de désenchantement qu'on nomme désespoir – quelque chose de gratifiant, comme si cet état était un gage de sensibilité devant l'injustice du monde. On sent par moments poindre ce raccourci dans *Le repaire des solitudes*, premier recueil de nouvelles de Danny Émond. Ses personnages souffrent et, à défaut de trouver un sens à leur existence, proposent au lecteur une expérience purgative simple et efficace : la vie est une vaste vacherie et le simple fait de l'énoncer rend cette impression plus supportable. Mais est-ce suffisant ?

Dans le premier texte du recueil, « Autofriction », un écrivain raconte sa venue au monde, résultat d'un « va-et-vient accidentel lors d'une soirée d'ennui ». S'ensuit la description d'une deuxième naissance, intellectuelle celle-là, qui repose sur le résumé de sa situation existentielle : « Très tôt j'ai surpris le réel en flagrant délit d'insignifiance. De ce constat, on ne se remet pas du jour au lendemain. » Les textes qui suivent peuvent être décrits comme autant de tentatives d'illustrer, voire d'exploiter ce tableau. Leur écriture, croit-on comprendre, exprime la volonté de désamorcer l'insignifiance du réel en suggérant qu'il s'agit d'une expérience partagée, d'où émergerait l'occasion d'une certaine solidarité. La prémisse n'est pas très originale, mais il y a chez Émond un sens du rythme qui incite à poursuivre la lecture et qui parvient à racheter, un certain temps du moins, une vision du monde un peu réductrice.

À son meilleur, Émond fait preuve d'un humour noir qui rappelle celui de l'écrivain français Régis Jauffret dans les *Microfictions* (2007), lorsqu'il raconte par exemple la naissance de Maurice, un personnage

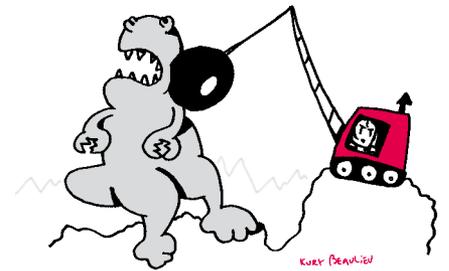
récurrent du recueil, et qu'il termine le récit en évoquant l'impression inavouable de sa mère : « Dès qu'elle t'a vu, elle t'a trouvé laid. » Un peu plus loin, on retrouve le même Maurice, désormais alcoolique et nouvellement converti au catholicisme, se faisant tatouer le visage de la Vierge malgré sa peur des aiguilles et se réveillant le lendemain avec « l'un des tatouages les plus affreux de l'Histoire », une abomination qu'il montre néanmoins avec beaucoup de fierté à ceux qu'il croise.

Malgré cet humour qui lui permet de dédramatiser le silence de l'univers face au sort des êtres, Émond résiste rarement à la tentation de clore ses textes par des chutes pathétiques. En lisant la succession de ces destins tragiques, on soupçonne l'auteur de grossir le trait pour s'assurer de ses effets. Il ne suffit pas que Marie Sainte-Marie survive à une partie de roulette russe et qu'elle s'endorme au milieu d'ordures après s'être fendu le crâne en fuyant avec 1 000 \$ dans ses poches, il faut aussi qu'elle découvre une coupure de journal lui révélant que son père a poignardé sa mère lorsqu'elle celle-ci était enceinte. Cet acharnement du sort – ou de l'auteur –, plutôt que de provoquer la sympathie, rappelle que l'on se trouve devant une fiction dont l'intention est d'émouvoir le lecteur. Émond peine à se distancier du répertoire des clichés associés à la misère, rendant l'identification aux personnages d'autant plus malaisée : « on s'accroche à ce qu'on peut, dans la vie, surtout quand on n'a rien », dit l'un d'eux, « je rêvais d'être n'importe qui. Sauf moi » lance un autre, alors qu'un troisième conclut, plein d'esprit, que « la vie n'est qu'une série de départs ».

On ne saurait reprocher à l'auteur l'attention qu'il accorde à la souffrance d'autrui, mais il y a dans la surenchère qu'il propose un brin ou deux de misérabilisme.

Ses nouvelles composent ensemble un large éventail de malheurs humains, sans toutefois les incarner suffisamment pour que le lecteur puisse s'y investir. La critique a cependant été séduite par cet aspect du recueil, puisqu'on a salué le style « coup de poing » de l'auteur, Mario Cloutier de *La Presse* ayant même intitulé son compte-rendu « 29 récits, 29 coups de poing », illustrant à quel point la critique est aujourd'hui friande de pathos et peine à garder ses distances face à tout ce qu'elle juge touchant.

Cette efficacité stylistique qui, il faut le souligner, n'est pas exclusive à Émond, et que l'on vante souvent sans l'interroger, pose problème puisqu'elle repose sur l'esthétisation de la déchéance humaine. Elle est bien ancrée dans la culture populaire depuis au moins les années quatre-vingt, en littérature, mais aussi au cinéma, par exemple chez Lars von Trier, dont le nom est évoqué



Un nouveau Godard, c'est toujours un événement.

au détour d'une nouvelle. La référence est loin d'être innocente puisque, tout comme chez le réalisateur danois, le constat de l'insignifiance s'articule chez Émond autour de l'excès du tragique, comme s'il tentait de la sublimer en faisant subir à ses personnages les foudres du destin. Le sentiment de l'absurde, loin de mener à une révolte qui se voudrait productive, donne lieu au contraire à un abandon fataliste ; les personnages subissent passivement leur sort et sont à peu près tous dépourvus de pouvoir d'action. Or, affirmer que le réel n'a pas de sens, c'est déjà lui en donner un : celui d'un vide à combler. Émond cède un peu trop facilement à la tentation d'y jeter ses personnages, liquidant avec eux la possibilité de résister au désespoir, cette « maladie du moi » dont Kierkegaard disait qu'il ne fallait surtout pas la confondre avec son remède. **L**